Séance 3. De la monnaie au désir d'argent

Robbins : *Essai sur la nature et la signification de la sc économique*

> La recherche de l'argent au sens normal de ce terme est simplement un stade intermédiaire entre une vente et un achat. Le fait de retirer une certaine quantité d'argent de la vente de ses services ou du louage de ses propriétés n'est pas une fin *per se*. L'argent est évidemment un moyen de procéder à des achats. On le recherche, non pour lui-même, mais pour les objets pour lesquels on peut le dépenser - que ceux-ci constituent un revenu réel immédiatement ou dans l'avenir. Se procurer de l'argent signifie dans ce sens s'assurer les moyens de parvenir à toutes les fins capables d'être atteintes à l'aide de marchandises achetables. La monnaie en tant que telle n'est évidemment qu'un simple moyen --- un moyen d'échange, un instrument de calcul. Pour la société, du point de vue statique, la présence d'une plus ou moins grande quantité de monnaie est indifférente. Pour l'individu, elle n'est importante que dans la mesure où elle sert ses objectifs ultimes. Seul l'avare, le monstre psychologique, désire l'accumulation infinie de l'argent. En vérité, nous considérons cela comme si peu typique que, bien loin de regarder la· demande de monnaie destinée à être gardée comme indéfiniment grande, nous· avons l'habitude d'affirmer qu'on ne désire la monnaie que pour la faire circuler.

Simmel, *Philosophie de l'argent*

> L'argent nous est précieux parce qu'il est le moyen d'obtenir des valeurs ; cependant, on pourrait dire tout autant : bien qu'il soit le moyen de les obtenir.
>
> Nous devons prendre la vie comme si chacun de ses instants était une fin en soi, et alors, l'argent comme tous les outils est sans valeur. En même temps nous devons mener notre vie comme si aucun de ses instants n'était définitif, chacun devant valoir comme un passage, et alors l'argent importe.

Balzac, *Eugénie Grandet*

> Il n'y avait personne qui ne fût persuadé que Monsieur Grandet n'eût un trésor particulier, une cachette pleine de louis, et ne se donnât nuitamment les ineffables jouissances que procure la vue d'une grande masse d'or.
>
> Là, sans doute, quelque cachette avait été très habilement pratiquée, là s'emmagasinaient les titres de propriété, là pendaient les balances à peser les louis, là se faisaient nuitamment et en secret les quittances, les reçus, les calculs […]. Là venait le vieux tonnelier choyer, caresser, couver, cuver, cercler son or.

Marx, *Le capital*.

> Dès que se développe la circulation des marchandises, se développent aussi la nécessité et le désir de fixer et de conserver le produit de la première métamorphose, la marchandise changée en chrysalide d'or ou d'argent.
>
> On vend dès lors des marchandises non seulement pour en acheter d'autres, mais aussi pour remplacer la forme marchandise par la forme argent. La monnaie arrêtée à dessein dans sa circulation se pétrifie, pour ainsi dire, en devenant trésor, et le vendeur se change en thésauriseur.

C'est surtout dans l'enfance de la circulation qu'on n'échange que le superflu en valeurs d'usage contre la marchandise-monnaie. L'or et l'argent deviennent ainsi d'eux-mêmes l'expression sociale du superflu et de la richesse. Cette forme naïve de thésaurisation s'éternise chez les peuples dont le mode traditionnel de production satisfait directement un cercle étroit de besoins stationnaires. Il y a peu de circulation et beaucoup de trésors.

L'accumulation de l'argent pour l'argent, c'est la forme barbare de la production pour la production, c'est-à-dire le développement des forces productives du travail social au-delà des limites des besoins traditionnels. Moins la production marchande est développée, plus a d'importance le premier accès à l'autonomie de la valeur d'échange sous la forme d'argent, la thésaurisation, qui joue par suite un grand rôle chez les peuples anciens, en Asie jusqu'à l'heure présente et chez les peuples paysans modernes, où la valeur d'échange ne s'est pas encore emparée de tous les rapports de production.

La possibilité de retenir et de conserver la marchandise comme valeur d'échange ou la valeur d'échange comme marchandise éveille la passion de l'or. A mesure que s'étend la circulation des marchandises grandit aussi la puissance de la monnaie, forme absolue et toujours disponible de la richesse sociale.

Balzac, *Eugénie Grandet*

Écoute, Eugénie, il faut que tu me donnes ton or. Tu ne le refuseras pas à ton pépère, ma petite fifille, hein ? […] Je n'ai plus d'or, moi. J'en avais, je n'en ai plus. Je te rendrai six mille francs en livres, et tu vas les placer comme je vais te le dire. […] Écoute donc, fifille. Il se présente une belle occasion : tu peux mettre tes six mille francs dans le gouvernement, et tu en auras tous les six mois près de deux cents francs d'intérêts, sans impôts, ni réparations, ni grêle, ni gelée, ni marée, ni rien de ce qui tracasse les revenus.

Marx, *Le capital*

En opposition à la noblesse féodale, impatiente de dévorer plus que son avoir, faisant parade de son luxe, de sa domesticité nombreuse et fainéante, l'économie politique bourgeoise devait donc prêcher l'accumulation comme le premier des devoirs civiques et ne pas se lasser d'enseigner que, pour accumuler, il faut être sage, ne pas manger tout son revenu, mais bien en consacrer une bonne partie à l'embauchage de travailleurs productifs, rendant plus qu'ils ne reçoivent.

Elle [l'économie politique bourgeoise] avait encore à combattre le préjugé populaire qui confond la production capitaliste avec la thésaurisation et se figure qu'accumuler veut dire ou dérober à la consommation les objets qui constituent la richesse, ou sauver l'argent des risques de la circulation. Or, mettre l'argent sous clé est la méthode la plus sûre pour ne pas le capitaliser, et amasser des marchandises en vue de thésauriser ne saurait être que le fait d'un avare en délire.

Balzac, *Gobseck*

… encombrée de meubles, d'argenterie, de lampes, de tableaux, de vases, de livres, de belles gravures roulées, sans cadres, et de curiosités.

… pâtés pourris, une foule de comestibles de tout genre et même des coquillages, des poissons qui avaient de la barbe et dont les diverses puanteurs manquent d'asphyxier le visiteur.

… les premiers symptômes de cet enfantillage, de cet entêtement incompréhensible auxquels arrivent tous les vieillards chez lesquels une passion forte survit à l'intelligence.

Marx (pas le K)

L'activité grâce à laquelle est constitué le trésor consiste, d'une part, à retirer l'argent de la circulation par une répétition constante de la vente, d'autre part, à simplement emmagasiner, à accumuler. Ce n'est effectivement que dans la sphère de la circulation simple, et cela sous la forme de la thésaurisation, qu'a lieu l'accumulation de la richesse en tant que telle (…)

… toutes les autres marchandises (autres que l'or) sont accumulées comme valeurs d'usage et la forme de leur accumulation est alors déterminée par le caractère particulier de leur valeur d'usage. L'accumulation de céréales, par exemple, exige des installations particulières. En accumulant des moutons, on devient berger ; (…) La formation de réserves de richesses particulières exige des procès particuliers distincts du simple acte de l'accumulation même et développe des côtés particuliers de l'individualité. Ou bien (…) la richesse sous forme de marchandises est accumulée comme valeur d'échange et l'action d'accumuler apparaît alors comme une opération commerciale ou spécifiquement économique. Celui qui l'accomplit devient marchand de grains, marchand de bestiaux, etc.

L'or et l'argent sont de la monnaie, non du fait d'une activité quelconque de l'individu qui les accumule, mais parce qu'ils sont les cristallisations du procès de circulation, qui se poursuit sans le concours de ce dernier. Il n'a rien à faire, que de les mettre de côté, de les entasser poids sur poids, activité dépourvue de tout contenu qui, appliquée à toutes les autres marchandises, les déprécierait.

Notre thésauriseur apparaît comme le martyr de la valeur d'échange, saint ascète juché sur sa colonne de métal. Il n'a d'intérêt que pour la richesse sous sa forme sociale et c'est pourquoi dans la terre il la met hors d'atteinte de la société. Il veut la marchandise sous la forme qui la rend constamment apte à la circulation et c'est pourquoi il la retire de la circu-lation. Il rêve de valeur d'échange et c'est pourquoi il ne fait pas d'échange. La forme fluide de la richesse et sa forme pétrifiée, élixir de vie et pierre philosophale, s'entremêlent dans la fantasmagorie d'une folle alchimie. Dans sa soif de jouissance chimérique et sans bornes, il renonce à toute jouissance. Pour vouloir satisfaire tous les besoins sociaux, c'est à peine S'il satisfait ses besoins de première nécessité. En retenant la richesse sous sa réalité corporelle de métal, il la volatilise en une pure chimère.

Balzac, *Eugénie Grandet*

Tu répugnes peut-être à te séparer de ton or, hein, fifille ? Apporte-le-moi tout de même. Je te ramasserai des pièces d'or, des hollandaises, des portugaises, des roupies du Mogol, des génovines (…). Que dis-tu, fifille ? Lève donc le nez. Allons, va le chercher, le mignon. Tu devrais me baiser sur les yeux pour te dire ainsi des secrets et des mystères de vie et de mort pour les écus. Vraiment les écus vivent et grouillent comme des hommes : ça va, ça vient, ça sue, ça produit.

Simmel

Si l'argent, tout d'abord n'est plus un objectif au même titre que n'importe quel autre instrument, c'est-à-dire en raison des résultats qu'il procure, mais s'il est une fin dernière pour le cupide, *il ne l'est pas comme peut l'être une jouissance* ; et pour l'avare il se tient

au-delà de cette sphère personnelle, objet de considération craintive, à lui-même tabou. L'avare aime l'argent comme on aime un homme très vénéré, dont le simple fait qu'il existe (que nous le savons et que nous ressentons notre présence auprès de lui) contient déjà de la félicité, même sans que notre relation entre dans le détail de la jouissance concrète. Quand l'avare, d'emblée, et consciemment, renonce à utiliser l'argent comme moyen pour quelque jouissance que ce soit, il le place à une distance inaccessible de sa subjectivité, qu'il cherche cependant constamment à surmonter par la conscience de sa possession.

Marx

Le capitaliste n'a (…) aucune raison d'être sociale, qu'autant qu'il fonctionne comme capital personnifié. (…) Le but déterminant de son activité n'est donc ni la valeur d'usage, ni la jouissance, mais bien la valeur d'échange et son accroissement continu. (…) Le capitaliste n'est respectable qu'autant qu'il est le capital fait homme. Dans ce rôle il est, lui aussi, comme le thésauriseur, dominé par sa passion aveugle pour la richesse abstraite, la valeur. Mais ce qui chez l'un parait être une manie individuelle est chez l'autre l'effet du mécanisme social dont il n'est qu'un rouage.

Le péché originel opère partout et gâte tout. A mesure que se développe le mode de production capitaliste, et avec lui l'accumulation et la richesse, le capitaliste cesse d'être simple incarnation du capital. Il ressent « une émotion humaine » pour son propre Adam, sa chair, et devient si civilisé, si sceptique, qu'il ose railler l'austérité ascétique comme un préjugé de thésauriseur passé de mode. Tandis que le capitaliste de vieille roche flétrit toute dépense individuelle qui n'est pas de rigueur, n'y voyant qu'un empiétement sur l'accumulation, le capitaliste modernisé est capable de voir dans la capitalisation de la plus-value un obstacle à ses convoitises. Consommer, dit le premier, c'est « s'abstenir » d'accumuler ; accumuler, dit le second, c'est « renoncer » à la jouissance. « Deux âmes, hélas ! habitent mon cœur, et l'une veut faire divorce d'avec l'autre »

A l'origine de la production capitaliste, et cette phase historique se renouvelle dans la vie privée de tout industriel parvenu, l'avarice et l'envie de s'enrichir l'emportent exclusivement. Mais le progrès de la production ne crée pas seulement un nouveau monde de jouissances : il ouvre, avec la spéculation et le crédit, mille sources d'enrichissement soudain. A un certain degré de développement, il impose même au malheureux capitaliste une prodigalité toute de convention, à la fois étalage de richesse et moyen de crédit. Le luxe devient une nécessité de métier et entre dans les frais de représentation du capital.

Ce n'est pas tout : le capitaliste ne s'enrichit pas, comme le paysan et l'artisan indépendants, proportionnellement à son travail et à sa frugalité personnels, mais en raison du travail gratuit d'autrui qu'il absorbe, et du renoncement à toutes les jouissances de la vie impose a ses ouvriers. Bien que sa prodigalité ne revête donc jamais les franches allures de celle du seigneur féodal, bien qu'elle ait peine à dissimuler l'avarice la plus sordide et l'esprit de calcul le plus mesquin, elle grandit néanmoins à mesure qu'il accumule, sans que son accumulation soit nécessairement restreinte par sa dépense, ni celle-ci par celle-là. Toutefois il s'élève dès lors en lui un conflit à la Faust entre le penchant à l'accumulation et le penchant à la jouissance.

Balzac, *Eugénie Grandet*

> Mon enfant, je travaille pour toi, je veux ton bonheur. Il faut de l'argent pour être heureux. Sans argent, bernique.
>
> … la prodigieuse curiosité qu'excitent les avares habilement mis en scène. Chacun tient par un fil à ces personnages qui s'attaquent à tous les sentiments humains, en les résumant tous. Où est l'homme sans désir, et quel désir social se résoudra sans argent ?

Simmel

> … dans la mesure où son caractère de moyen apparaît de plus en plus nettement. Ce dernier signifie en effet que l'ensemble des objets que l'on peut acquérir par de l'argent s'étend de plus en plus, que les choses se soumettent avec de moins en moins de résistance au pouvoir de l'argent.

Aristote, *Les politiques*

> Même ceux qui s'efforcent de mener une vie heureuse recherchent ce qui procure les jouissances physiques, de sorte que, comme celles-ci semblent dépendre de ce qu'on possède, toute leur vie ils la passent occupés par l'acquisition de richesse, et c'est ainsi qu'on en est arrivé à cette autre forme de l'art d'acquérir, la chrématistique.